

# SAGA DE LA FAMILLE EUDE DE RELIZANE, MENDEZ ET ZEMMORA 1857-1963

par Jean LASSAQUE

Le berceau de la famille Eude est la paroisse de Coigny dans le bocage du Cotentin, non loin de Carentan. C'est une lignée de cultivateurs fixée autour de Coigny, sur lesquels je ne connais jusqu'à la Révolution qu'une succession de filiations.

L'histoire prend un peu de consistance avec **Jacques Gabriel Eude**, né le 22 mars 1826. Comme aîné de sa fratrie, il a vocation à hériter de la propriété familiale. Les archives du recrutement de la Manche ayant été détruites en 1944, on ne saura sans doute jamais s'il a été appelé au service militaire en 1847. Fils d'une famille relativement aisée, il aurait eu la possibilité de payer un remplaçant, à moins qu'il n'ait tiré *un bon numéro* au tirage au sort de 1846. Force est néanmoins de constater que, le service étant alors d'une durée de sept ans, Jacques aurait été libéré en 1854. Or, c'est l'époque à laquelle il se manifeste à Coigny.

Cela dit, il était peut-être simplement installé comme négociant en grains ailleurs dans la région, vers Valognes par exemple. Ce qui est certain, c'est qu'il n'exploite pas lui-même la propriété de Coigny car, vers 1854-55, Jacques a 28-29 ans et, selon l'expression du temps, *il vit de son bien* à Coigny.

S'il n'est pas installé à Valognes, à tout le moins s'y rend-il régulièrement pour ses affaires, notamment les jours de marché. Valognes est, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, la grande ville administrative et commerçante du Cotentin. Il y fréquente en 1854-55 Marie, Justine, Françoise Ribet, qui tient seule un magasin de mode. Les bans de mariage sont publiés à Coigny en septembre 1855 en vue d'un mariage à la fin de septembre ou au début d'octobre 1855.

Le mystère des événements qui se sont produits alors reste entier. Le mariage n'aurait pas eu lieu, puisque Jacques se déclare *célibataire* en 1870. Françoise serait-elle morte en couches en 1856 ? L'examen des registres de Valognes pourra éclaircir ce point.

Jacques quitte Coigny entre la fin des années 1850 et le début des années 1860 pour émigrer, seul, en Algérie. Ce départ ne serait pas extraordinaire, car depuis 1850, l'émigration est massive en Basse Normandie et la région va perdre le tiers de ses habitants dans la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est l'époque où le Cotentin se dépeuple progressivement pour devenir le pays d'élevage extensif (chevaux et bovins jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, bovins exclusivement après la disparition de la traction animale) qu'il est aujourd'hui. Pour autant, cette émigration s'est surtout dirigée vers Paris et très peu de Normands sont partis pour l'Algérie.

C'est pourquoi un doute subsiste sur un éventuel service militaire de Jacques Eude en Algérie dans les années 1847-54. Mais, s'il était dans le négoce de grains, il a très bien pu avoir affaire dans les années 1850-60 à des négociants d'Algérie qui fournissaient des blés pour assurer la soudure entre deux récoltes en France, grâce aux différences climatiques entre la Normandie et l'Afrique du Nord.

Seule certitude : à la fin des années 1860, Jacques est cultivateur en Algérie. Il est installé dans la vallée d'Aïn-Teiba, un lieudit à une douzaine de kilomètres au sud-est de **Zemmora**, sur la piste de Relizane à Tiaret. Il y cultive alors des terres agricoles achetées à des indigènes.

Dans le domaine des conjectures, on peut imaginer que, dépité par l'échec de son projet de mariage fin 1855, Jacques soit parti dès l'année suivante pour l'Algérie. C'est précisément l'époque où se crée le centre de colonisation de Relizane, officiellement fondé le 24 janvier 1857, alors qu'un très petit nombre de centres sont créés en Algérie sous le Second Empire, dont la politique laisse la priorité à la colonisation privée.

### ***Relizane (1857-1868)***

Situé à 120 kilomètres d'Oran, le centre de Relizane est implanté autour du **bordj** (poste fortifié) d'Ighil Izane (*La colline brûlée*, en arabe) qui se dresse au sommet d'une butte isolée au milieu de la plaine du fleuve Chélif. C'est une plaine aride, seulement plantée de quelques bouquets de tamarins et de lauriers roses. L'endroit est malsain en raison des marécages dont l'origine est la ruine du vieux barrage turc de l'**oued** Mina, à trois kilomètres du **bordj**, que les indigènes n'ont jamais entretenu depuis près d'un demi siècle.

Quatre mille hectares de terres sont rattachés au centre de Relizane, attribués soit sous forme de concessions autour du village de colonisation, soit sous forme de vente de gré à gré de lots de fermes isolées dans la plaine. Le village est dessiné de façon géométrique à l'intersection des pistes qui convergent à cet endroit. Mais en 1857-58, de nombreux colons de Relizane vivent encore sous des tentes fournies par l'intendance militaire.

Le problème essentiel de Relizane est l'approvisionnement en eau. En 1857, il faut aller en charrettes chercher l'eau potable au pied du massif montagneux de l'Ouarsenis, à une vingtaine de kilomètres, là où coule l'**oued** Zemmora, alimenté par de nombreuses sources descendant des hauts plateaux. Il y a là un fortin, ou plutôt une maison de commandement entourée d'un mur d'enceinte, construite en 1852, et quelques maisons de commerçants israélites formant un hameau autour d'un point d'eau renommé pour sa pureté. Au retour des convois, la ration d'eau

attribuée à chacun est très limitée et l'été 1857 est terrible. Pendant ce temps, le génie militaire creuse un profond puits à proximité de la Mina dont l'eau est filtrée par le sable de la rive. C'est un premier pas mais, dès 1859, le barrage est réparé et la restauration des canaux d'irrigation de la région est rapidement menée. Grâce à cela, dès 1860, la superficie du centre de Relizane est portée à 10 000 hectares de terres labourables.

De petites maisons se construisent progressivement le long des avenues et des rues du village. Des jardins potagers individuels, aménagés en bordure sud du village, sont cultivés par les colons pour leur consommation propre. Puis de nouvelles pistes carrossables sont tracées par le Génie en direction du sud-ouest, vers Mascara, puis du sud-est, vers Tiaret.

Une fois irriguée, la région de Relizane s'avère très fertile. Mis à part la culture du coton à la ferme fortifiée du vicomte d'Armagnac (entre Relizane et Zemmora), ce sont surtout les céréales qui y sont cultivées. En raison de son ensoleillement, la plaine est très propice à la culture du blé qui mûrit tôt dans l'année par rapport aux cultures de France et s'exporte très facilement pour y assurer la soudure entre deux récoltes métropolitaines. D'ailleurs, un des premiers équipements construits à Relizane est une halle aux grains où, après la moisson, se négocient de grandes quantités de blé destinées à la consommation locale et à l'exportation qui s'effectue par embarquement au port de Mostaganem. Si cette hypothèse est la bonne, Jacques Eude se serait consacré au négoce de grains dans ses dix premières années d'Algérie, disons de 1857 à 1867. D'ailleurs, le négoce de grains est une importante activité à Relizane, selon la monographie qu'a laissée le curé du village, l'abbé Léopold Vermeuzouze (1906).

En dépit du paludisme endémique, le centre de Relizane se développe rapidement, mais le peuplement va être compromis par une grave révolte indigène.

### ***La révolte des Flittas (1864)***

À partir de 1863, de nombreuses troupes sont retirées d'Algérie pour être envoyées en Italie ou au Mexique où l'armée française est engagée à grande échelle.

Au début de 1864, meurt Sidi Hamza, *agha* de Géryville et chef de la confédération des Ouled Sidi-Cheikh. Son fils aîné, le marabout fanatique Si Slimane ben Hamza lui succède et, profitant de l'affaiblissement des troupes françaises, organise le soulèvement général des tribus de la confédération, le 11 mars 1864. Le signal de l'insurrection générale est donné par le massacre à Sidi Bou-Beker, près de Stitten, le 8 avril, des 150 hommes de la colonne du lieutenant-colonel Beauprêtre. Si Slimane ben Hamza est tué dans ce combat, mais son frère cadet Si Mohammed ben Hamza lui succède et proclame la guerre sainte contre les Français.

En avril 1864, à l'appel de Si Mohammed, les tribus flittas se soulèvent progressivement. Déjà soulevées au temps d'Abd-el-Kader, ces tribus étaient calmes depuis les opérations militaires effectuées entre juillet 1842 et mai 1843 contre leur territoire. Progressivement, le pays des Flittas est touché par la révolte. Situé dans le massif montagneux de l'Ouarsenis, le pays des Flittas s'étend de part et d'autre du cours supérieur de l'*oued* Ménasfa, couvrant la zone

montagneuse jusqu'à la basse Mina au sud-ouest et la zone de collines jusqu'à l'*oued* Riou, au nord-est.

En vue de calmer l'agitation naissante, une colonne de troupes (deux compagnies du 67<sup>ème</sup> de ligne, deux du 2<sup>ème</sup> tirailleurs et le 5/2<sup>ème</sup> chasseurs d'Afrique) commandée par le colonel Lapasset, commandant de la subdivision militaire de Mostaganem, arrive au poste de Zemmora le 17 avril. La colonne continue vers Tiaret, escortant un convoi de ravitaillement. Au retour, une semaine plus tard, la colonne est attaquée à 4 heures du matin dans son camp de toile par 500 cavaliers et 1 500 fantassins flittas. Le combat dure jusqu'à 17 heures, puis la colonne fait route vers Zemmora où les troupes parviennent à la nuit.

La colonne Lapasset repart de Zemmora le 29 avril, vers Frenda et, de là, Tiaret où elle parvient le 8 mai. Elle en repart le 11 en direction de Relizane, mais par la vallée de la basse Mina. Le 13 au matin, elle est attaquée par 400 cavaliers et 1 500 à 2 000 fantassins de la tribu des Ouled Sidi Ahmed ben Mohammed et se réfugie sur une position forte en face de Fortassa<sup>1</sup> d'où les assaillants sont refoulés.

Avertis de la relative faiblesse des troupes restées à Relizane (un bataillon du 82<sup>ème</sup> de ligne), un parti de 300 cavaliers flittas se rassemble sur le plateau, puis descend dans la plaine de la Mina en direction de Relizane les 9 et 10 mai. Quelques fermes isolées des environs sont attaquées et dévastées, tandis qu'une douzaine de colons, sans distinction de sexe ou d'âge, sont massacrés. Toutefois, l'élan des cavaliers flittas est une première fois brisé le 11 mai à la ferme d'Armagnac que son propriétaire, officier en retraite, a fait doter de trois canons de 65 mm.

Ce combat retarde les Flittas et donne à des indigènes fidèles le temps d'avertir les autorités de Relizane. Les colons des alentours sont appelés à se réfugier sans délai dans le fortin défendu par tous les hommes valides sous les ordres du lieutenant Cordier. Ainsi, à leur arrivée, les cavaliers flittas sont repoussés, mais le village lui-même est dévasté. Les Flittas poursuivent leur avance en direction de Mostaganem et sont de nouveau arrêtés à la ferme Cazalis. Un ancien soldat nommé Granet y est retranché avec son jeune fils et tous deux contiennent les assauts des indigènes pendant un jour et une nuit, jusqu'à ce que le siège soit levé. La ferme Cazalis sera désormais connue à Relizane sous le nom de «ferme de la résistance», de même que la place de la Mairie sera baptisée «Place de la Résistance<sup>2</sup>».

Les Flittas font alors demi-tour vers l'Ouarsenis et se portent sur Zemmora. Le 14 au matin, ils assiègent le poste seulement défendu par une compagnie disciplinaire du 2<sup>ème</sup> tirailleurs (Sous-lieutenant Sauze) et les civils des alentours qui s'y sont réfugiés. Le fortin tient, tandis que le village est saccagé.

Venant de Fortassa, la colonne Lapasset arrive à Relizane au matin du 14 mai<sup>3</sup>. Dans la nuit suivante, un émissaire indigène envoyé de Zemmora vient avertir le colonel que le fortin est assiégé. La colonne se met en route dans la nuit du 16 au 17, parvenant à l'aube à Zemmora et prenant aussitôt part à la défense. L'attaque quotidienne des Flittas est cette fois énergiquement

<sup>1</sup> - Rebaptisée Uzès-le-Duc par la suite.

<sup>2</sup> - Puis Place Dominique Rivière plus tard.

<sup>3</sup> - En témoignage de reconnaissance, le nom de Lapasset sera donné à un boulevard de Relizane.

repoussée mais le gros de la colonne Lapasset doit regagner Relizane. Néanmoins, une compagnie de tirailleurs est laissée à Zemmora en renfort de la garnison.

Concentrés dans la vallée de la Ménasfa, les Flittas attaquent le 21 mai le fort de La Raouhia et y massacrent le 23 plusieurs Français et soldats indigènes. Grisés par ce succès, ils progressent vers Zemmora et dévastent au passage à Kénenda le fort de Mendez, un poste provisoire construit lors de la campagne de 1840-41<sup>4</sup> et longtemps tenu par le 6<sup>ème</sup> escadron du 2<sup>ème</sup> régiment de spahis<sup>5</sup>. Le poste a été désaffecté dans les années 1850 après la décision de créer sur les bords de l'*oued* Ménasfa un fort plus important, le fort du Dar Ben-Abdallah<sup>6</sup>, mais ce dernier projet n'a pas eu de suite.

Le 24 mai, le fortin de Zemmora subit une nouvelle attaque d'envergure qui est repoussée puis le secteur semble se calmer, l'insurrection étant repoussée sur les territoires des Flittas qu'il reste encore à pacifier. D'ailleurs, le 27, la compagnie de tirailleurs de renfort quitte Zemmora pour Relizane où la colonne du colonel Lapasset se concentre, afin d'aller dégager le fort d'Ammi-Moussa, lui aussi assiégé.

Après le départ de la colonne en direction du Riou, la défense de Relizane est assurée par un bataillon du 82<sup>ème</sup> de ligne. Le lendemain, une *razzia* de cavaliers flittas déferle sur la plaine et pille plusieurs fermes européennes isolées avant de se replier dans les montagnes.

Mais des renforts sont en route afin d'aller pacifier le pays flitta. Venant de Mostaganem, une colonne commandée par le général Rose parvient à Zemmora le 3 juin. Le lendemain, ces troupes montent sur le plateau et occupent le Dar Sidi Ben-Abdallah. Une redoute provisoire est bâtie sur le site prévu pour le fort du Dar Ben-Abdallah, une éminence en bordure de la piste de Tiaret le long de l'*oued* Ménasfa, en plein pays des Flittas. Le 82<sup>ème</sup> régiment de ligne installe un camp de toile à l'abri de levées de terre, le camp du Dar ben-Abdallah.

Le camp est attaqué par surprise le 5 juin. Tout d'abord, des Flittas surgis des fourrés surprennent une corvée d'une trentaine de soldats désarmés, imprudemment aventurés sur la rive de la Ménasfa à l'aube pour laver du linge. Tous sont massacrés puis environ 500 cavaliers et 1 500 fantassins flittas conduits par Si Mohammed en personne se lancent à l'assaut du camp. Le combat fait rage de 4 heures à 17 heures et les assaillants sont repoussés, le marabout lui-même étant tué par un boulet de canon des artilleurs du général Rose.

Les soldats français tombés au cours du combat sont inhumés dans une fosse commune réglementaire creusée au sommet d'une butte au sud de la redoute. L'emplacement reste désigné par la suite comme le «cimetière de 1864». Encore identifié en 1870, il était retourné à la nature à la fin du siècle.

Le calme semblant revenu, le général Rose reçoit l'ordre de rejoindre à Zemmora la colonne Lapasset. Le 11 juin, ses troupes quittent le plateau et se séparent en deux colonnes à la maison cantonnière du Djebel Tildert, l'une passant par le ravin de l'*oued* Tildert et l'autre qui,

---

<sup>4</sup> - Contre l'émir Abd el-Kader. C'est l'occupation de tout l'arrière-pays d'Oran par les Français.

<sup>5</sup> - C'est ce qui est dit dans les archives du Centre de colonisation de Mendez.

<sup>6</sup> - Le Dar ben-Abdallah est le nom du massif montagneux au pied duquel est bâti le village de Zemmora.

comprenant l'artillerie et une compagnie du 87<sup>ème</sup> de ligne, descend par la piste. Le général est avec cette dernière colonne qui tombe dans une embuscade au cours de la descente. Les Flittas sont dispersés mais sept soldats tombent au cours de ce combat. Ils sont inhumés au pied du poste de Zemmora et un petit monument y sera érigé plus tard.

Les colonnes françaises sont concentrées le 15 juin à Ammi-Moussa autour du général Martimprey puis convergent vers la vallée de l'*oued* Krelloug où se sont réfugiées les tribus rebelles. C'est là que les derniers combats auront lieu le 27 juin 1864, puis les Flittas feront leur soumission.

Dans la région de Relizane, il faudra plus d'un an pour réparer les destructions commises par les révoltés. Cependant, la sanction de la rébellion comprend, outre le paiement de lourdes amendes, la confiscation des terres *arch* (collectives) de la tribu. Néanmoins, la révolte des Flittas n'aura que retardé de quelques mois la création, au pied de l'Ouarsenis, d'un nouveau centre de colonisation à qui est donné le nom de Zemmora. La décision avait été prise du temps du maréchal Pélissier (décédé subitement le 22 mai) mais sa mise en œuvre, suspendue pendant les opérations militaires, n'a été effective que fin 1864. Les lots de concessions sont distribués autour du village de Zemmora reconstruit et agrandi tandis que les terres flittas de la haute vallée de l'*oued* Ménasfa sont réservées à une colonisation ultérieure.

### ***Jacques Eude à Aïn-Téiba (1865-1870)***

Investi d'une certaine notoriété grâce à son négoce de grains à Relizane, Jacques Eude fait sans doute partie de la délégation qui y accueille Napoléon III le 21 mai 1865. L'empereur tient au cours de son passage en Oranie, à visiter Relizane et inaugurer personnellement le nouveau marché couvert aux légumes. Venant d'Oran accompagné par le maréchal de Mac Mahon, gouverneur de l'Algérie, l'empereur est accueilli par le commissaire Sylvestre, administrateur de Relizane, et de nombreux colons de la région.

Mais il y a aussi une multitude grouillante de Flittas, venus demander à *Sidi Lembror* la levée des sanctions de l'insurrection. Voyant la garde rapprochée du landau impérial en passe d'être débordée, Mac Mahon prend l'heureuse initiative de faire jeter à la volée dans la foule des pièces d'or sur lesquelles se ruent les indigènes, dégageant ainsi le cortège. Sans s'attarder davantage à Relizane où il aura séjourné quelques heures à peine, Napoléon III fait mettre en route vers Mostaganem où il embarquera pour Alger dès le lendemain.

L'année 1865 avait commencé par une sévère sécheresse et se termine par une récolte médiocre. Puis la sécheresse persiste et la récolte de 1866 s'annonce mauvaise et, en plus, une invasion de sauterelles détruit tout dans la plaine du Chélif. Les moyens de lutte des indigènes sont dérisoires et se limitent à aller à l'aube piétiner autant de sauterelles que possible quand leurs ailes mouillées par la rosée ne leur permettent pas de s'envoler.

La sécheresse persiste et la récolte de 1867 est à peu près nulle, de sorte que, les réserves étant au plus bas, une terrible famine sévit en Algérie en général et dans l'Ouarsenis en particulier à partir

de novembre 1867. Notamment, le tiers de la population flitta aura disparu en juin 1868, soit de malnutrition, soit du typhus.

Fin 1867, le négoce de grains de Jacques est au point mort pour la troisième année consécutive. C'est sans doute pourquoi Jacques Eude a dû provoquer la vente du domaine de Coigny en réclamant sa part d'héritage.

En pratique, ayant reçu les capitaux lui revenant, Jacques décide au début de 1868 de devenir lui-même cultivateur. En même temps que plusieurs autres propriétaires de Relizane, il achète des terres agricoles à des indigènes dans la vallée d'Aïn-Téiba, au-dessus de Zemmora. C'est la pratique de la «colonisation libre» par opposition à la «colonisation officielle». Pour autant, il ne semble pas avoir délaissé son négoce de grains à Relizane.

Jacques Eude arrive donc vers 1868 (il a 42 ans) dans la vallée d'Aïn-Téiba (*La source de Téiba*, en arabe, Téiba étant un prénom féminin). On y accède en prenant à la sortie de Zemmora la piste de Tiaret qui escalade en pente raide les contreforts de l'Ouarsenis. En moins de trois kilomètres, on s'élève de plus de 250 mètres d'altitude. On débouche alors sur un plateau vallonné, entouré de hautes collines couvertes de chênes verts et de broussailles, parcouru par l'*oued* Ménasfa dont le lit est bordé d'oliviers sauvages et de saules.

Hormis un petit *douar* de quelques dizaines d'indigènes, l'endroit est quasiment inhabité. Seuls vestiges d'une présence française alentour, les ruines du poste de Mendez, le cimetière de 1864 et ce qui reste des levées de terre de la redoute édifiée lors du soulèvement des Flittas. Jusque là, en venant de Zemmora, la vallée est une ancienne terre tribale flitta confisquée et constitue la réserve foncière du centre. Au-delà, la piste qui longe le cours de la Ménasfa en direction de Tiaret, pénètre sur le territoire des Ouled Sidi el-Lazreg<sup>7</sup> (*les fils du chef bleu*, en arabe, peut-être une référence à la tenue traditionnelle des Touareg). C'est à des indigènes de cette tribu que Jacques Eude et trois autres cultivateurs, tous venus de Relizane achètent en 1868 des terres *melk*, c'est à dire «privées» selon le régime foncier coranique, pour créer des domaines agricoles. Je connais le nom de quelques parcelles : *Ardjet el Mozrar*, *Tirès el-Habib*, *Ardjet Hamou ben Saada*, mais j'en ignore la traduction.

Par opposition à «la Grande ferme» de la famille Mayet, la propriété Eude avec ses 47 hectares, est appelée «la Petite ferme». Celle-ci est située de part et d'autre de la piste, au confluent de l'*oued* Ménasfa et de l'*oued* Barrouta entre la colline de Mozrar et le marais de Bou Gheddine. Ce dernier tire son nom de la source qui l'alimente (Aïn Bou-Gheddine, *la source du saint homme*, en arabe). Celle-ci sourd en effet à proximité de la *koubba* (la sépulture rituelle d'un marabout) comme il en existe de nombreuses alentour. Francisé plus tard en Bourdine, la transcription officielle, ce sera le nom de l'endroit.

La vallée d'Aïn-Teiba est donc relativement bien irriguée, mais a besoin d'être assainie. L'assèchement du marais de Bou-Gheddine est entrepris en priorité grâce au creusement à la pioche de fossés de drainage destinés à évacuer l'eau vers le lit de la Ménasfa. En outre, on y plante une grande quantité d'eucalyptus, un arbre dont les racines absorbent beaucoup d'eau et pousse très vite. Ce sera l'affaire de quelques années. Pour le reste, le climat ensoleillé et chaud

---

<sup>7</sup> - Ou « Oulad Sidi el-Azreg ».

de la vallée est propice à la culture des céréales. Dès le début, Jacques se consacre à la culture des blés tendres dont les rendements sont satisfaisants quoique sans comparaison avec ceux de la plaine de Caen.

Sur ces entrefaites, Jacques Eude épouse Catherine Carrère.

### ***Catherine Carrère (1839-1904) et son frère, Michel***

Ils sont originaires d'Aleu, non loin de Foix, dans l'Ariège. Leurs parents sont de petits cultivateurs habitants du hameau de Lourtau<sup>8</sup>.

- **Michel Carrère** (qui se prénomme en réalité Jean-Louis), né en 1821, est l'aîné.
- **Catherine Carrère**, née le 27 août 1839, est donc de 18 ans sa cadette ; c'est une tardillonne dont les parents avaient une bonne cinquantaine à sa naissance....

Ayant eu ***un mauvais numéro*** au tirage au sort de 1841, Michel Carrère est incorporé pour sept années de service militaire et sert en Algérie au 9<sup>ème</sup> bataillon d'Orléans<sup>9</sup>. Avec ce bataillon, il participe en 1844 à la campagne du Maroc et à la célèbre bataille de l'Isly. Lorsqu'il achève son temps en 1848, c'est encore l'époque de la «colonisation militaire», la politique lancée par le maréchal Bugeaud. Les soldats ayant achevé leur temps de service (dans leur très grande majorité des paysans) ont la possibilité d'obtenir gratuitement des lots de terre autour de centres de colonisation, qui sont des villages créés de toutes pièces sur le modèle métropolitain. Ainsi, Michel obtient une petite concession de 13 hectares de terre labourable à Libérés<sup>10</sup> (c'est le nom du "Village des militaires libérés") près de Mostaganem.

Au début de 1858, Michel Carrère a rempli son obligation de résidence de dix ans sur sa concession et elle lui est attribuée en pleine propriété. Il demande alors une concession plus vaste (une vingtaine d'hectares) au Centre de Relizane et l'obtient en mai 1858. Il fait ensuite un peu d'élevage. Dix ans encore plus tard, l'époque la plus dure de l'existence à Relizane est passée avec la fin de grands travaux d'assainissement de la région. En 1868, Michel possède une petite propriété et, avec un revenu annuel de 1 200 francs, son existence est matériellement assurée. Je ne sais pas ce qu'il est devenu après 1868, mais il n'est pas impossible qu'il soit rentré en France dès le début de 1869, après avoir vendu ses terres de Relizane, passé ses dix ans d'exploitation.

Catherine Carrère quitte donc sa province natale pour l'Algérie vers 1856-57, à l'âge de 17-18 ans. C'est l'époque où le Couserans, affecté de surpopulation, a du mal à nourrir tous ses habitants qui connaissent la misère et émigrent massivement. On retrouve alors beaucoup d'Ariégeois comme colporteurs en Algérie.

Catherine trouve à s'employer au début de 1857 à Mostaganem comme cuisinière et épouse le 17 novembre 1857 à Mostaganem un boulanger de 32 ans, Joseph Binois originaire des environs d'Argentan (Orne). La bénédiction nuptiale leur est donnée le même jour à l'église Saint-Jean Baptiste de Mostaganem. Ils s'installent à Oran où ils habitent rue de la Mosquée, une typique

<sup>8</sup> - Prononcer « Lourtaou ».

<sup>9</sup> - C'est l'appellation des chasseurs à pied pendant cette période.

<sup>10</sup> - En 1856, le village sera rebaptisé Pélissier.



rue en escaliers de la vieille ville. Une petite Marie naît en juillet 1858, mais elle meurt à peine âgée de deux mois, en septembre suivant.

Le couple Binois part peu après pour Ghar-Rouban, à 40 kilomètres au sud de Lalla-Maghnia<sup>11</sup>, sur la frontière du Maroc. On y a découvert en 1850 des gisements de plomb argentifère dont l'exploitation par la *Compagnie des mines de Gar-Rouban et Maziz*<sup>12</sup> a commencé en 1856. Attirée par de bons salaires, contreparties de la difficulté de la vie dans cette région, une importante main-d'œuvre y afflue de 1856 à 1860.

Ainsi se crée une petite ville minière de plusieurs centaines d'habitants, avec ses commerces commandités par la Compagnie. J'imagine que Joseph et Catherine tiennent pendant quelques années une boulangerie et un restaurant à Ghar-Rouban. Pour éviter les vols, on n'y paie ses achats qu'en jetons frappés au nom de la Compagnie. Le 9 (ou le 11) juin 1861, Catherine donne naissance à un garçon, Joachim.

Or, les mines de Ghar-Rouban dont on extrait jusqu'à 3 000 tonnes de galène (sulfure naturel de plomb) par an à partir de 1860 sont tributaires de l'exportation par le lointain port de Nemours. Elles déclinent rapidement à partir de 1862 notamment après la découverte d'autres gisements à Kharouba, tout près de Mostaganem, dont le minerai est bien plus facile à charger sur des bateaux. Finalement, la compagnie minière sera liquidée en 1869 et, en 1891, il ne restera plus que 70 habitants à Ghar-Rouban.

C'est du domaine des conjectures, mais on peut imaginer que les Binois abandonnent Gar-Rouban vers 1863-64 pour revenir dans la région de Mostaganem avec le pécule amassé en cinq ans et qu'ils profitent, fin 1864, de la création du centre de colonisation de Zemmora. Joseph Binois pourrait bien en avoir été le premier boulanger, le prédécesseur de la boulangerie Lubrano des années 1950. En tous cas, Joseph Binois meurt vers 1866-67 et Catherine se retrouve, à 22 ans, veuve avec un tout jeune enfant à charge. En supposant qu'elle l'ait souhaité, elle n'a guère de possibilité de rentrer à Lourtau où, entre-temps, ses parents sont morts.

Catherine peut avoir continué à travailler comme cuisinière pendant quelques années à Zemmora, puis la création de quatre grandes exploitations agricoles à Aïn-Teiba en 1868 a bien du susciter l'embauche de personnel. Jacques Eude n'a certainement pas mis tout seul en labours près de 50 hectares de terres... Catherine n'aurait-elle pas simplement été embauchée comme cuisinière à la ferme par Jacques ? Ce qui est sûr, c'est qu'en 1869, Catherine et son jeune fils de 8 ans s'installent à Aïn-Teiba et c'est donc nécessairement sur l'une des quatre fermes d'origine.

### ***Jacques et Catherine Eude, 1870-1904***

Une petite année plus tard, Jacques et Catherine se marient, civilement à Relizane sans doute (Zemmora est en territoire militaire) et religieusement, le 13 mai 1870, à Relizane, dans une partie de la maison d'un colon mise à la disposition de l'abbé Lacombe<sup>13</sup>. Ils ont une nette

---

<sup>11</sup> - Plus tard rebaptisée Marnia.

<sup>12</sup> - Créée à Marseille en juillet 1856.

<sup>13</sup> - Il n'y a pas non plus d'église à Zemmora à cette époque.

différence d'âge : elle a 29 ans et lui 44, mais cela n'avait rien d'exceptionnel dans les campagnes au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Dans ces premières années, la vie du couple est assez rude. Les Eude doivent travailler dur pour achever la mise en culture de terres de Bourdine jusqu'alors inexploitées. Ainsi, il n'est pas très surprenant que Catherine ait fait plusieurs fausses couches successives dans les premières années du mariage.

Je pense que la construction de la ferme Eude au lieudit *Kef el Azreg* (*la roche du Touareg*, en arabe) date de cette époque. C'est une ferme isolée dans un environnement très sauvage. Les panthères et les hyènes abondent encore dans les collines. Elles viennent, surtout en été, chasser aux abords des cours d'eau et s'y abreuver. En outre, les dangereux sangliers des marais<sup>14</sup> vivent nombreux autour du petit lac de Djaa. Pour cela, on ne peut se rendre et travailler aux champs qu'en groupe et armé.

Et l'isolement est pesant. L'éloignement des terres ne facilite pas les contacts avec les rares cultivateurs français des environs et il n'y a probablement pas plus de quelques européens dans toute la vallée d'Aïn-Téiba. En plus, les relations avec les tribus Ouled Sidi-Lazreg et Ouled Rafea du voisinage sont délicates. Ces indigènes à la langue incompréhensible vivent dans un dénuement matériel complet, subsistant de cultures sommaires ainsi que d'élevage de moutons et de volailles. Ils habitent dans des petits groupes de maisons en pierres sèches dans lesquelles on ne tient pas debout et dont le mobilier est réduit à sa plus simple expression. Les recruter comme journaliers agricoles est difficile, car la culture à l'européenne est aux antipodes de leurs traditions. Jacques leur achète progressivement des parcelles de terres *melk*.

Seul le passage sur la piste de Relizane à Tiaret, qui est une pénétrante fréquentée, apporte sporadiquement un peu d'animation à Bourdine. Voyageurs européens à cheval ou en voitures attelées, indigènes avec leurs ânes ou à pied, groupes de journaliers espagnols se rendant sur les lieux de cueillette de l'alfa, colporteurs et marchands ambulants de sparterie, caravanes et colonnes de troupes à pied se succèdent. Chaque semaine, la diligence des Messageries Impériales en route vers Tiaret dépose le courrier ainsi que les fournitures commandées à son dernier passage. La moisson est l'occasion de rassembler de grands convois de voitures attelées chargées de sacs de grains transportés jusqu'à la halle aux grains de Relizane et à sa gare, sur la ligne de chemin de fer d'Oran à Alger, achevée depuis peu.

L'été 1871 voit un grand événement sur le plateau. En juillet, par utilisation de 2 500 hectares de la réserve foncière de Zemmora, y est créé un nouveau village de colonisation baptisé Mendez. Rattaché au centre de Zemmora, le village est bâti de toutes pièces en 1871-72 sur le tertre de la redoute dont les anciennes levées sont rasées, le cimetière de 1864 étant préservé. Jacques obtient à Mendez par une décision du 18 août 1871 le lot urbain n° 27, c'est à dire l'emplacement d'une maison de village ainsi qu'un lot de jardin potager en contrebas. Les lots urbains, c'est à dire sans terres de labours, sont en principe destinés à l'installation de commerçants et d'artisans dans les villages de colonisation. N'ayant pas demandé l'attribution d'une concession de terre, Jacques a du obtenir ce lot urbain pour y exercer son commerce de grains.

---

<sup>14</sup> - Une espèce particulière au pays qui s'est éteinte –trop chassée sans doute- vers 1930.



### Mendez dans les années 1910 la Poste

Dans les derniers mois de 1871, plus de soixante familles françaises s'installent à Mendez, vivant d'abord sous des tentes fournies par l'Intendance militaire, puis prenant progressivement possession des maisons nouvellement édifiées dans le village. Ce sont des petites maisons mitoyennes de plain-pied comportant une à deux pièces sur rue et une cour privative sur l'arrière. Naturellement, il n'y a pas d'eau courante et on s'approvisionne à la fontaine publique alimentée par une source captée plus haut dans les collines.

Les deux tiers de la population initiale de Mendez sont des *Algériens*, c'est à dire des colons déjà installés en Algérie auparavant, notamment à Relizane. Les autres viennent directement de France, soit des Alsaciens-Lorrains chassés par l'annexion allemande (les Heil, les Kilburg, etc...) soit des viticulteurs méridionaux (les Puech, les Coste, etc...) À la création de la commission municipale de Mendez, Jacques Eude est élu par les colons et il le sera sans interruption pendant vingt ans, jusqu'à sa mort. Cette commission représente les colons de Mendez auprès du chef du bureau arabe de Zemmora, le capitaine Créput.

Malgré l'aménagement du village, les Eude continuent à vivre à la ferme à Bourdine. Dans les années qui suivent, l'existence dans la vallée de Mendez est très comparable à la vie obscure et besogneuse des campagnes méridionales de France. En quelques années, la ferme prospère, Jacques étant signalé comme un très bon cultivateur, quoique le rendement des terres n'excédera jamais 10 quintaux de blé à l'hectare. En outre, en 1878, Catherine peut enfin mener à terme une

grossesse et donne naissance à Étienne, né à Bourdine le 26 août 1878. On imagine la joie de ses parents : son père a alors 52 ans et sa mère 39 ! Étienne sera l'unique enfant du couple.

La région semble alors définitivement pacifiée et, en octobre 1880, la région de Zemmora passe de l'administration militaire à l'administration civile. Le dernier chef du bureau arabe, le capitaine Lamarque, s'apprête alors à remettre ses pouvoirs à un administrateur civil. Néanmoins, au printemps 1881, profitant de l'affaiblissement des garnisons de l'ouest algérien pendant la campagne de Tunisie, les Ouled Sidi-Cheikh, refoulés au Maroc depuis 1864, reprennent la lutte contre les Français.

Le marabout Bou Amama, de la tribu des Ouled Sidi-Lazreg, proclame la guerre sainte dans tout le sud oranais. L'abominable massacre, le 11 juin 1881, de plus de 300 ouvriers alfatiers espagnols à Khalfalla, près de Frenda, à quelques dizaines de kilomètres dans le sud de Mendez donne le signal du soulèvement général. L'insécurité gagne rapidement toute la région. Après que les cultivateurs européens réfugiés dans le fort de La Rahouïa, à une vingtaine de kilomètres de Mendez en direction de Tiaret, aient été massacrés, les 150 habitants de Mendez sont évacués sur Zemmora, femmes et enfants sur Relizane. Les cultures et les fermes de la vallée sont dévastées par les indigènes révoltés. L'armée reprend provisoirement l'administration du territoire de Zemmora.

C'est seulement en 1882 que l'ordre est rétabli dans la région de Zemmora, ce qui se traduit par l'entrée en vigueur définitive du régime d'administration civile. L'administrateur Ménestrey est le premier administrateur civil de la commune mixte de Zemmora.

Joachim Binois<sup>15</sup> est appelé au service militaire en 1882 et, le 26 août, il est incorporé au 1<sup>er</sup> régiment de zouaves<sup>16</sup> à Alger. Néanmoins, comme colon habitant une ferme isolée, il n'effectue que six mois de service. Libéré le 1<sup>er</sup> mars 1883, il rentre chez ses parents à Bourdine.

Les cultures autour de Mendez ont été en grande partie dévastées par les insurgés en 1881. D'ailleurs, le village ne se relèvera jamais vraiment de cet épisode. Les deux tiers de ses 150 habitants n'y rentrent pas, préférant s'installer définitivement à Zemmora. Lors du recensement de 1891, dix ans après l'insurrection de Bou Amama, il n'y aura guère plus de 48 européens demeurant en permanence à Mendez pour une centaine d'indigènes.

Le calme définitivement revenu en 1883, Joachim demande en janvier 1884 une concession de terre de colonisation, déclarant ne plus pouvoir vivre sur la ferme de ses parents. J'ignore si cette demande a abouti.

Au cours des années 1880, Jacques Eude développe son négoce de grains qui est sa principale activité pendant la dernière période de sa vie. Il en profite pour agrandir le domaine de Mendez en rachetant de nouvelles parcelles et quand il meurt à l'automne 1891, à l'âge de 65 ans, la ferme Eude s'étend sur environ 100 hectares de terres à blé. J'ignore où il a été inhumé.

---

<sup>15</sup> - Il est officiellement recensé sous le nom de « Benoit » car il n'a pas connu son père et sa mère, ne sachant ni lire ni écrire, n'a pu lui indiquer que phonétiquement son patronyme.

<sup>16</sup> - Les zouaves sont des formations d'infanterie légère composées d'européens originaires de l'Algérie.

Catherine, qui a alors 50 ans, est désormais seule sur la propriété avec Joachim et Étienne, qui en a tout juste 13. Et la vie reprend son cours monotone. Le seul événement marquant des années 1890 est le séjour à Mendez du détachement topographique du lieutenant Faivre qui, venant de Zemmora, effectue en 1895 le premier relevé de la vallée, mais sans aller plus loin que Bourdine.

Catherine poursuit énergiquement l'exploitation des terres de Mendez et du négoce de grains de Relizane qu'elle fait prospérer. D'ailleurs, en juillet 1896, à l'occasion d'une extension du centre de Mendez, elle tente d'obtenir une concession qui lui est refusée en raison du niveau élevé de ses ressources. Son patrimoine est alors évalué à 4 000 francs, plus 1 500 francs de matériel agricole. Outre les terres, la famille Eude possède deux maisons au village de Mendez, dont l'une est utilisée comme magasin pour le commerce de grains.

Joachim s'installe à Mendez en août 1898. Il y a créé, sans doute à l'initiative de sa mère, un hôtel-restaurant dont Catherine doit diriger la cuisine. Les pratiques en sont les voyageurs de passage ou venant au marché hebdomadaire du samedi à Mendez, ainsi que des cultivateurs qui viennent sur leurs terres.

Toutefois, Joachim meurt prématurément le 23 décembre suivant, à l'âge de 38 ans. Après le mariage de son autre fils en 1901, Catherine prend en mains l'hôtel-restaurant qu'elle tient jusqu'à sa mort, vers avril 1904, alors qu'elle était âgée de 62 ans. L'établissement avait été vendu peu après, mais il existait toujours en 1962.

### ***Étienne Eude (1878-1963)***

Étienne, Gabriel, Jacques (les mêmes prénoms que son père) Eude grandit à Bourdine dans des conditions très rustiques, comme tous les agriculteurs de cette fin de siècle. À la mort de son père, en 1891, il a tout juste 13 ans et prend une part de plus en plus grande aux travaux de la ferme aux côtés de sa mère jusqu'à être appelé au service militaire, à 21 ans.

Lors de son incorporation au 2<sup>ème</sup> régiment de zouaves à Oran, en novembre 1899, Étienne est décrit comme mesurant 1,68 mètre, ayant un visage ovale avec un front large et des yeux gris-bleus, ainsi que des cheveux bruns. En tant que soutien de veuve, il n'effectue qu'un an de service actif et il est libéré en octobre 1900, à 22 ans.

Or, pendant l'année de son service militaire à Oran, en 1900, il fait la connaissance de Paule Césari, un tout petit bout de femme de 20 ans, corse et originaire de Moca, un petit village dans la vallée du Taravo au sud-est d'Ajaccio. Elle fait partie d'une fratrie de huit enfants dont plusieurs ont vécu en Algérie car, au XIX<sup>ème</sup> siècle, la Corse a été de très loin le département français ayant fourni la plus forte émigration :

- **L'abbé J. Césari** (j'ignore son prénom). Sauf erreur, il est l'aîné. C'est toute une histoire. Né vers 1865, il est en 1900 vicaire à Zicavo, un peu plus haut que Moca dans l'intérieur de la Corse, puis semble avoir été nommé vicaire en Oranie vers 1905. Quelques années plus tard, il a renoncé à sa vocation pour l'amour d'une jolie relizanaise, (prénom) Lopez. J. Césari a poursuivi une brillante carrière d'administrateur colonial en AOF où il a longtemps vécu et où il est mort dans les années quarante. Comme il était franc-maçon, ses obsèques ont donné lieu à une empoignade

entre catholiques et francs-maçons de Dakar qui voulaient chacun lui faire des obsèques à leur façon ! C'est une branche de la famille dont on ne m'a jamais parlé, sans doute parce qu'ayant quitté l'Algérie, ils n'étaient plus présents et c'est bien plus tard que j'en ai retrouvé la trace.

- **Rose Césari**, née le 8 août 1867 et mariée à Antonin Poumarat qui -fils d'un gendarme de Lezoux, près de Clermont-Ferrand- était *dans les affaires* à Oran, dans les souvenirs de famille. Je pense toutefois qu'il était gendarme lui aussi. Ils habitent Oran en 1900 (mais où ?) jusque dans les années trente puis se retirent à Olliergues, en Auvergne, la région d'origine des Poumarat. Une fois veuve, Rose vivait à Olliergues où elle est décédée à 76 ans le 19 octobre 1943. L'été, dans les années 1950, avec les grands-parents ou les parents, nous visitons régulièrement une de ses filles, dont je crois me souvenir qu'elle était directrice d'école et qui habitait la maison d'Olliergues pendant les vacances scolaires.

- Enfin **Paule Césari**, la petite dernière, née le 8 août 1880. Elle refuse tous ses prétendants au pays et ne veut pas se marier à Moca. Sa sœur aînée Rose -*la tante Poumarat* de Maman- la fait venir à Oran auprès d'elle pour quelques temps vers fin 1899 ou début 1900. Dans les faits, Pauline ne retournera jamais en Corse. C'est à Oran, en 1900, qu'elle rencontre -dans des circonstances que j'ignore- Etienne Eude.

### *Étienne Eude et Pauline Césari*

Etienne et Paule (que son mari appelle Pauline) se marient à la mairie ainsi qu'à l'église Sainte-Philomène de Zemmora le 18 avril 1901. Il faut croire que Pauline avait quitté les Poumarat, à Oran, pour Zemmora après la fin du service militaire d'Etienne, car le mariage est toujours célébré au domicile de l'épouse. Il me semble que le maillon manquant pourrait bien être le brigadier Bévérini, de la gendarmerie de Zemmora, ou son épouse.

On ne ménage pas sa peine chez les Eude, mais la famille est maintenant propriétaire de 203 hectares de terres à blé autour de Mendez, plus deux hectares de vigne sur les coteaux de Kénenda, ainsi que quatre chevaux. Aux élections de mai 1903, Étienne est élu à la commission municipale de la commune mixte de Zemmora. C'est dans cette ambiance que naît à Mendez leur premier enfant, Solange, le 9 juillet 1903. J'imagine qu'à cette époque, Pauline était *montée* à la propriété pour les moissons.

En décembre 1903, Étienne qui vient d'acheter 70 hectares, postule en vue d'obtenir une concession de terres à la création du centre de colonisation de La Rahouïa<sup>17</sup>. Or, Catherine, sa mère, meurt sur ces entrefaites. Étienne, qui est son seul enfant vivant, hérite de près de 40 000 francs en dépôt au Crédit Lyonnais à Oran. En raison de sa situation matérielle plus que confortable, l'administration ne donne pas suite à sa demande de concession.

Un garçon, Robert (le premier garçon est ainsi prénommé dans la tradition familiale des Eude) naît le 12 décembre 1904 à Mendez. Premier fils du couple, il sera le préféré de sa mère. Leur second fils, Benoît (couramment appelé Étienne, de son deuxième prénom), né le 12 septembre 1907, sera un enfant travailleur et affectueux, dans lequel son père se reconnaîtra. En 1908,

---

<sup>17</sup> - Ce village s'appellera plus tard Montgolfier et connaîtra une belle expansion, en partie au détriment du repeuplement de Mendez qui n'aura jamais lieu.

Étienne est désigné comme adjoint spécial de Mendez par l'administrateur de la commune mixte de Zemmora et remplit les fonctions de maire (non élu) de Mendez jusqu'en 1912.

Il semble néanmoins que la famille Eude se soit installée dès 1908 ou 1909 à Relizane où ses affaires retiennent de plus en plus Étienne. Or, il faut désormais moins d'une heure en automobile pour effectuer le parcours entre Relizane et Zemmora. Compte tenu de ce changement de domicile, Étienne renonce cette année-là à la fonction d'adjoint spécial de Mendez.

En août 1914, Étienne, âgé de 36 ans, est dans la réserve de l'armée territoriale depuis deux ans. Ainsi, il n'est mobilisé qu'en décembre et affecté au 9<sup>ème</sup> bataillon territorial de zouaves à Oran. Toutefois, sachant conduire, il est versé en mars 1915 au 8<sup>ème</sup> escadron du Train (Auto) comme conducteur ambulancier, et part sur le front en France. Peu après, il est blessé dans un accident de circulation et il est hospitalisé pendant deux mois.

Afin de pouvoir faire la navette avec Mendez, Pauline passe dès 1915 **le permis de conduire les automobiles à pétrole** qu'elle est d'ailleurs la première femme à obtenir à Relizane. Il paraît même que, lors de sa candidature, l'administration locale s'est longuement interrogée sur la possibilité pour une femme de postuler pour le permis de conduire. Les enfants Eude sont scolarisés à Relizane, notamment Solange, qui a maintenant 13 ans, dans une œuvre de jeunes filles tenue par des religieuses, où elle reçoit une éducation très formelle et apprend le piano. Son talent lui servira, dans les années 1920, pour couvrir le bruit du rideau de fer du garage tandis que son frère Robert **empruntait** la superbe voiture *Amilcar* de son père pour aller promener ses conquêtes féminines ! Il faut dire que des graves otites infectieuses contractées au front en 1917, Étienne conservera une forte surdité de l'oreille gauche. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'Étienne est envoyé en permission de convalescence en Algérie au début de 1918. Il en résulte la naissance, à Relizane, de Paule, Fabienne le 8 novembre, quatorze ans après celle de Benoît. Selon le souhait de sa mère, Maman a bien failli se prénommer Victoire, mais à la date limite de déclaration de sa naissance (le 10), l'armistice du 11 novembre n'était pas encore annoncé.

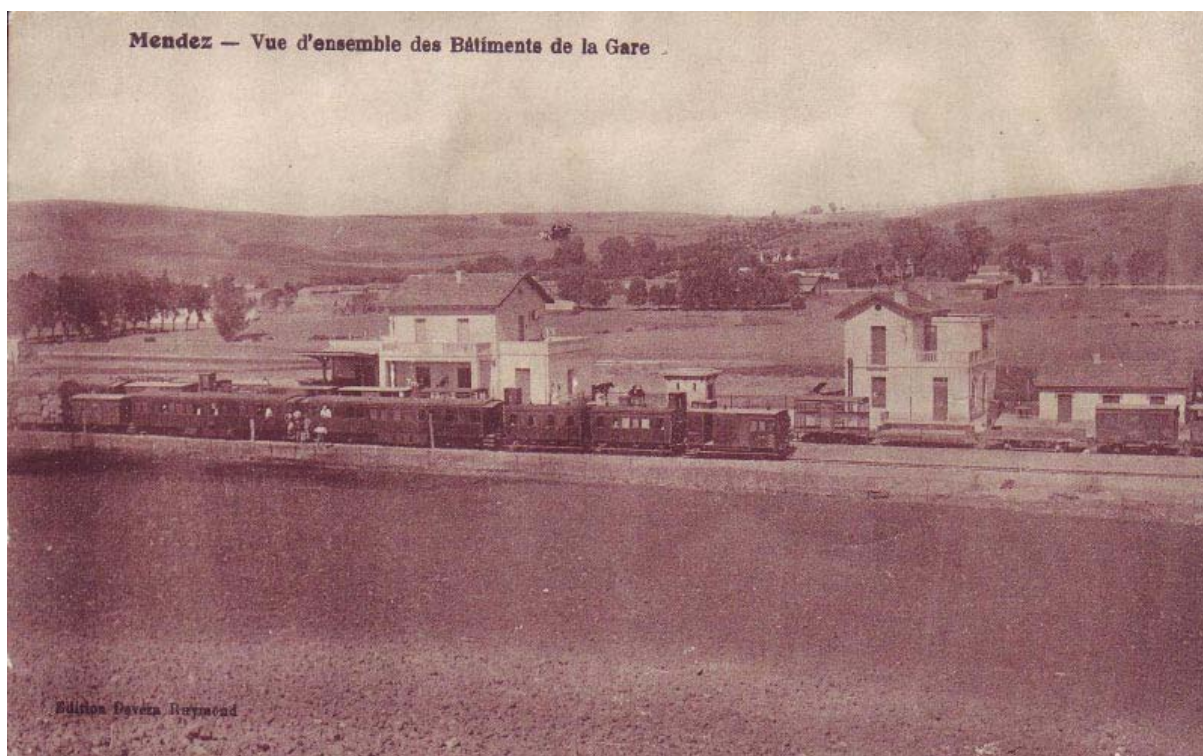
*Suite page suivante*



**Etienne EUDE**  
en permission à Relizane en 1918

Démobilisé rapidement avec les classes les plus anciennes, Étienne rentre à Relizane en février 1919 et reprend en mains la propriété de Mendez dont le rendement a été médiocre pendant les années de guerre. Entre-temps, la desserte de la vallée s'est bien améliorée grâce à la mise en service, en juillet 1916, de la voie de chemin de fer entre Zemmora et Tiaret. Construite le long de la Ménasfa, la voie ferrée dessert Mendez, où une station de ravitaillement en eau est installée. On appelle le *train-charrette* ce tortillard poussif qui, parti de Zemmora, escalade à la vitesse du pas la côte de l'*oued* el Annseur en enfumant tous les environs, mais c'est un progrès considérable pour les communications et le commerce. Trente ans plus tard, on attendait encore que les motrices Diesel prennent le relais.





Voici une vue de la gare de Mendez dans les années vingt. Elle est prise depuis la route venant de Zemmora, avant d'entrer dans le village. On voit, derrière la gare, les collines où se trouvait le cimetière. **Jean Lassaque**

Étienne est d'ailleurs réélu à la commission municipale de Mendez aux premières élections d'après-guerre, en 1919. Avec un enfant en bas âge, Pauline préfère rester à Relizane et la famille finit par s'installer définitivement dans une grande maison, à l'angle du boulevard de la République et de la rue de l'Etoile, proche de la gare et des docks à céréales, achetée en février 1923. Les Eude y occupent l'appartement *noble* du premier étage, réservant l'un des logements du rez-de-chaussée pour le ménage de Solange qui doit prochainement se marier. Les autres appartements seront loués à des locataires qui, toujours là 30 ans plus tard, seront entre-temps devenus des amis de la famille.

Le premier après-guerre est une période faste en Algérie, qui connaît un vigoureux développement. Étienne poursuit l'extension du domaine en achetant des terres à blé à Mendez et des terres de vigne à Kénenda ainsi que sur les hauts de Mendez. De nouveau nommé adjoint spécial de Mendez<sup>18</sup>, Étienne acquiert progressivement un statut de notabilité locale. Il est élu en 1926 vice-président de la Caisse de Crédit Agricole Mutuel de Relizane. Il fonde en 1927 la Cave Coopérative Viticole de Kénenda. En 1929, il est président de la société d'électrification de la région des Flittas. En août 1930, il est nommé Chevalier du Mérite Agricole.

---

<sup>18</sup> - En cette qualité, il mariera lui-même sa fille aînée Solange en 1925 ainsi que son fils Benoît en 1933.

Cette année-là (1930), à 52 ans, Etienne prend un peu de recul sur l'exploitation des domaines de Mendez, dont la superficie atteint alors 1 400 hectares, et de Kénenda, environ 50 hectares de vignobles, qu'il confie à son dernier fils, en fait le seul de ses enfants qui se soit intéressé à l'agriculture. Sur le plan professionnel, Étienne se consacre désormais au négoce de céréales, le métier d'origine de son père et, en décembre 1930, il achète un dock-silo à grains à la gare de Relizane. Il développe aussi des activités financières. Il s'agit d'octroyer des crédits de campagne et des avances sur récoltes à des agriculteurs de la région.

Néanmoins, pour la rentrée des classes de 1930, Étienne et Pauline s'installent à Oran, 28 rue d'Arzew, la grande artère commerçante de la ville haute (par opposition à la vieille ville espagnole) au premier étage d'un immeuble neuf appartenant à Louis Cahuzac, un viticulteur ami de la famille. L'une des cinq pièces de l'appartement est réservée à Fabienne qui a alors 12 ans, la dernière à vivre chez ses parents et qui fréquente désormais le lycée de jeunes filles d'Oran<sup>19</sup>.

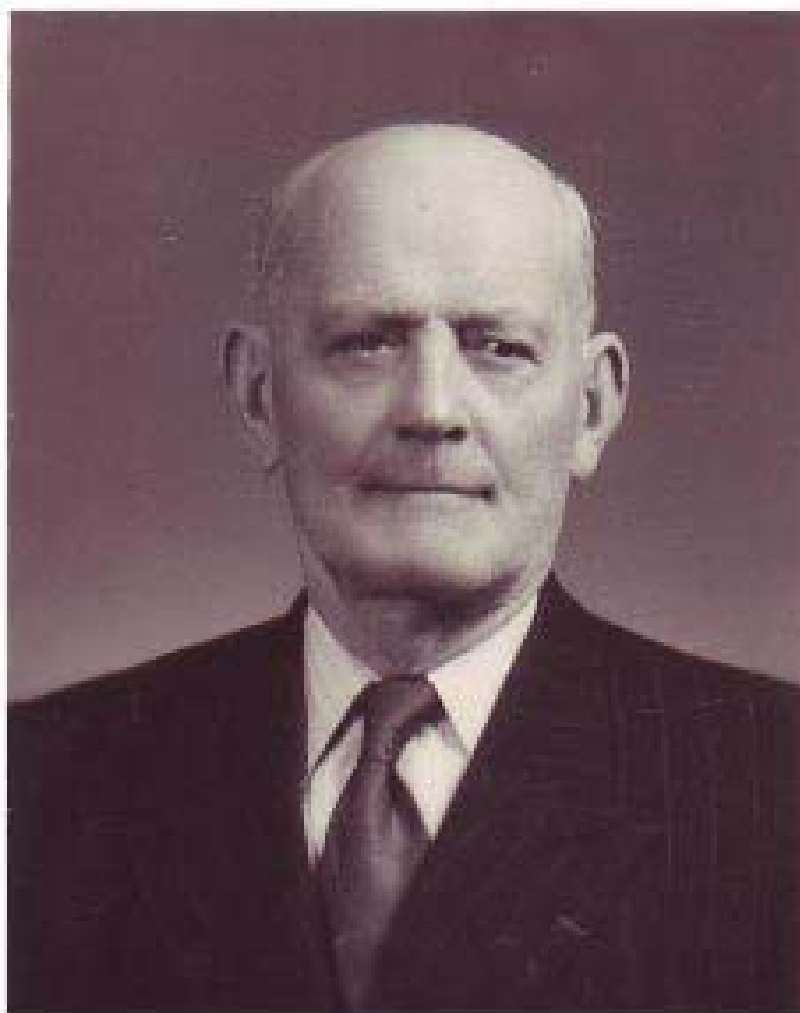


Voici une photo prise à Relizane vers 1936. Elle est centrée sur un personnage officiel non identifié (au moins le préfet d'Oran). Etienne Eude est au premier rang, le troisième en partant de la gauche (Légion d'Honneur au revers). À sa droite (chapeau clair à la main), c'est Dominique Rivière, le maire de Relizane et on reconnaît plusieurs conseillers municipaux, un officier du 2<sup>ème</sup> RTA de Mostaganem et le garde-champêtre (à son képi). Des détails complémentaires seraient les bienvenus. **Jean Lassaque**

<sup>19</sup> - Futur lycée Stéphane Gsell (1942).

Pendant les quinze années suivantes, le couple Eudes partage son temps entre Oran, Relizane et Mendez, dont Étienne est toujours adjoint spécial. À ce titre, il est nommé Chevalier de la Légion d'Honneur en août 1932, et décoré au cours d'une cérémonie qui a lieu à Mendez le 23 septembre. Il exercera cette fonction jusqu'en 1948, année où la commune mixte de Zemmora est supprimée<sup>20</sup> et remplacée par plusieurs communes de plein exercice, dont celle de Mendez. En raison de son âge, Étienne n'est pas candidat à Mendez aux élections municipales de 1948 ; il aura donc été maire de Mendez pendant 33 ans (1908-12 et 1919-48).

Pour autant, Étienne ne se désintéresse pas du village. C'est à son initiative au conseil d'administration des docks-silos coopératifs de Relizane que Mendez est doté en 1948-49 de magasins d'une contenance de 45 000 quintaux de blé.



**Etienne EUDE**  
en 1947

---

<sup>20</sup> - Application du statut de septembre 1947.

En juin 1949, Étienne et Pauline (alors âgés de 70 ans) effectuent une donation-partage du domaine entre leurs enfants tout en conservant l'usufruit de la moitié. Étienne a tenu à ce que la *petite ferme* où il a grandi revienne à son premier petit-fils né en 1947 et cette partie du domaine est attribuée à Fabienne. Le dock ainsi que la maison de Relizane restent leur propriété, mais ils libèrent pour Benoît et Andrée l'appartement *noble* du premier étage, se réservant l'appartement d'angle du rez-de-chaussée pour leurs propres séjours. Je me souviens bien de cet appartement, tout en portes-fenêtres donnant par deux marches de pierre sur le trottoir du boulevard de la République, à l'ombre des épaisses frondaisons des platanes.

À partir des années 1950, Étienne prend du recul sur ses affaires et les Eude mènent une vie de retraités aisés. Chaque été, ils séjournent en cure thermale en France et j'ai passé plusieurs vacances d'été avec eux à Vichy, à Châtel-Guyon, à La Bourboule ou au Mont-Dore. À l'occasion de leurs séjours en Auvergne, Étienne et Pauline ne manqueront jamais de visiter à Olliergues la fille de Rose Poumarat. Étienne et Pauline séjournent aussi dans les stations thermales des Pyrénées proches de la région d'origine de la famille Carrère : Ax-les-Thermes et Luchon.



**Etienne EUDE et sa femme Pauline**  
vers 1952

Juste après les obsèques de leur fils Benoît, fin février 1955, Pauline est emportée par un cancer. Après une douloureuse agonie, elle meurt le 21 juin 1955, à 74 ans et est enterrée à Relizane, quatre mois à peine après son fils.

À partir de 1956, la rébellion devient active dans la région de Relizane. C'est surtout l'attentat contre le train Oran-Relizane le 3 janvier 1957 qui marque les esprits. Ce jour-là, la Micheline est arrêtée en rase campagne par un groupe terroriste qui massacre six personnes (M. Deker, M et Mme Cutillas, une jeune fille de 14 ans et deux femmes) et en enlève 13 autres dont deux européennes. Nul n'en entendra plus jamais parler. On ne circule plus désormais dans la campagne qu'en convoi escorté par l'armée. Cela devient vite un rituel : **on va au convoi**, une succession de voitures qui s'arrêtent en file indienne sur la route à la sortie de Relizane, derrière l'auto-mitrailleuse chargée de guider et protéger le convoi. On se rencontre et on discute en attendant l'heure du départ. D'ailleurs, ceux qui ne partent pas viennent accompagner les autres **au convoi**, comme ils les auraient accompagnés sur le quai de la gare.

À l'époque, je trouvais que la conduite par Étienne de sa *11 légère Citroën* représentait un danger plus concret que les *fellagahs*. Il paraît que la **traction avant** braquait très mal, mais tout de même ! Heureusement, il a définitivement cessé de conduire à cette époque, avec des conséquences inattendues. N'ayant jamais emprunté les cars de la SOTAC pour se rendre à Mers-el-Kébir, à l'usine de son gendre, il y allait à pieds, ce qui représentait tout de même sept à huit kilomètres. Nous le voyions arriver avec Edmond, sa veste sur les épaules et soulevant régulièrement son chapeau pour s'éponger le front avec son mouchoir.

Étienne, qui a maintenant 78 ans, est définitivement domicilié à Oran. Il vit avec une gouvernante qui tient la maison et loge dans la chambre du fond de l'appartement d'Oran. C'était une charmante vieille (pour moi qui avais une dizaine d'années) dame espagnole discrète et qui tenait bien la maison. Elle servait à table, mais mangeait de son côté à la cuisine. Cela me désolait, car elle racontait ses sorties dominicales en famille (la sienne) bien plus amusantes que les cours d'arabe dialectal que m'administrait autoritairement Étienne.

Il gère dorénavant ses affaires à distance. Autant que je puisse m'en souvenir, cela consiste à lire le quotidien **Aux écoutes de la Finance** et à aller en discuter autour d'une Suze à la terrasse du Café Riche, place Villebois-Mareuil. Les courses de chevaux -en particulier le trot monté- à l'hippodrome de La Sénia sont sa grande distraction. Même quand, en 1957, il prend le contrôle du Comptoir d'Escompte de Relizane dont il répartit le capital entre ses enfants, un directeur général gère l'affaire sur place. Le Comptoir sera mis en règlement judiciaire en juin 1962, au moment où le résultat du référendum sur l'indépendance de l'Algérie prévu pour le 1<sup>er</sup> juillet ne fait plus aucun doute, non plus que le départ de toute la population européenne.

Pendant toutes les années de guerre, Étienne ne prend à aucun moment la mesure des événements. Considérant les rebelles algériens comme une minorité de délinquants relevant du droit commun, il est bien le modèle de l'aveuglement du milieu **colon**. De toutes façons, à partir de 1959-60, son âge (il a alors 81-82 ans) se manifeste par des absences de plus en plus fréquentes, contrastant avec une étonnante forme physique. Il ne réalise absolument pas l'évolution de l'Algérie. Ainsi, en 1960, lorsque la construction de l'oléoduc transportant le pétrole du Sahara, passant par le plateau de Mendez, entraîne l'expropriation d'une bande de

terre, il refuse catégoriquement d'acheter avec ses indemnités (au titre de la donation-partage du domaine, les enfants Eude ne pouvaient vendre de son vivant) une propriété près de Toulouse qui lui est proposée<sup>21</sup>, et il réinvestit obstinément en Algérie.

Tout de même, au printemps de 1962, Étienne consent à se réfugier quelques mois chez sa fille Fabienne à Montpellier, pendant les sanglants affrontements d'Oran. Alors que la ville avait été relativement épargnée jusqu'alors, elle est mise à feu et à sang. C'est dans une ville désertée par sa population européenne au moment de la proclamation de l'indépendance puis après le massacre de plusieurs milliers d'européens dans les rues (juillet 1962) qu'Étienne rentre en septembre 1962, pour éviter la confiscation de ses biens au titre de la procédure expéditive des biens vacants.

En effet, la propriété de Mendez est abandonnée en septembre 1962 par Fernand Kilburg qui, découragé par la situation, rentre en France. Il s'est trouvé dans l'impossibilité de poursuivre l'exploitation, vu l'anarchie généralisée qui règne dans le pays et l'absence de techniciens, notamment pour l'entretien des machines agricoles, abandonnées à la première panne. Un propriétaire indigène de Relizane connu d'Étienne, Missoum Ouaddah, reprend les terres en location mais, se heurtant aux mêmes difficultés, il abandonne à son tour en 1963 le domaine qui est peu après confisqué puis démembré au titre de la réforme agraire.

Étienne ne voit pas ces derniers développements. Il souffrait depuis longtemps de la prostate, mais il déclare un cancer dans les premiers jours de 1963 et il meurt à Oran le 15 février, à 84 ans. Lui aussi est enterré à Relizane et son cortège funèbre est suivi par une foule d'indigènes, à la grande surprise des ses deux filles présentes. Un participant anonyme leur dira : « *Monsieur Eudes était dur mais juste.* » ce qui est un compliment de la part d'un musulman. Son appartement d'Oran n'en sera pas moins occupé dans les jours suivant son décès par un indigène qui en refusera absolument l'accès à la famille et pas le moindre objet ni papier ne pourra y être récupéré.

### ***Les quatre enfants Eudes***

**Solange** se marie en 1925, à 22 ans, avec Albert Bonias, le fils d'un commerçant de Zemmora, un fort beau garçon, paraît-il. Mais un drame survient : le jeune couple est tout juste arrivé en France en voyage de noces qu'Albert est emporté en quelques heures par une méningite aiguë. Seule avec le corps de son mari dans un pays qu'elle ne connaît pas, Solange doit subir un voyage de retour dans des conditions terriblement éprouvantes. Rentrée à Relizane, elle sombre dans un profond abattement, dont elle ne sortira qu'au bout de plusieurs mois.

Vers 1930 -il a environ 25 ans- **Robert Eudes** (le **s** est de lui, car il trouvait son nom plus présentable ainsi) quitte définitivement Relizane Il est représentant industriel à Alger pendant une dizaine d'années. Il a notamment tenté de lancer la commercialisation d'une sorte de tampon d'alfa incorporant un morceau de savon qui aurait grandement facilité le nettoyage de la vaisselle. C'était ni plus ni moins que l'industrialisation de l'*estropajo* des vieilles ménagères espagnoles,

---

une recette éprouvée. J'ignore pourquoi le projet a capoté, mais Robert y a englouti beaucoup d'argent.

Fin 1930, **Solange** s'installe à Oran en même temps que ses parents. Elle emménage de son côté dans un petit appartement de trois pièces au deuxième étage d'un immeuble de style typiquement art-déco au 11, rue Bugeaud. Environ un an plus tard, elle rencontre Edmond Grillot chez les Bisch qui habitent au 29, rue d'Arzew, en face de chez ses parents. Edmond a 36 ans, étant né à Gérardmer (Vosges) le 23 novembre 1894. C'est un ingénieur arrivé trois ans auparavant en Algérie à l'initiative de son ami René Bisch<sup>22</sup>. Très tôt passionné par l'aviation, il a travaillé aux Ateliers Aéronautiques de l'Est, comme dessinateur à Saint-Dié, puis chef de construction à Varangeville, de juin 1913 à août 1914.

Mobilisé comme mécanicien dans l'aviation, je crois me souvenir qu'il sert d'abord dans une formation de bombardement avant de devenir pilote de chasse en 1916. Affecté à l'escadrille N67, Edmond vole aux côtés de l'as Jean Navarre sur chasseur Nieuport 11, **le bébé Nieuport** puis en 1917 la formation est transformée sur le célèbre chasseur SPAD, devenant la SPA67, l'escadrille des cigognes.

Je n'ai jamais entendu Edmond parler de victoire aérienne personnelle, mais il n'était guère enclin à se mettre en valeur. En revanche, il racontait des anecdotes insolites, comme celle d'un pilote ayant perdu le contact avec son escadrille dans les nuages, mais la rejoignant quelques instants plus tard, pour s'apercevoir ensuite qu'il volait alors au sein d'une formation... de chasseurs allemands. Ce pilote a le bon réflexe de conserver avec sang-froid son poste, sans attirer l'attention de son ailier jusqu'à la traversée d'un autre nuage, ce qui lui permet de fausser discrètement compagnie aux Allemands !

Edmond termine la guerre comme sergent-chef pilote et, démobilisé en août 1919, entre comme ingénieur chez Blériot-Aéronautique. Il habite alors rue d'Armaillé (17<sup>ème</sup>) dans un immeuble démoli vers 1935 pour la construction de l'hôpital Marmottan. En 1926, il suit son directeur nommé directeur général des lignes aériennes Farman, société qu'il quitte l'année suivante lorsque la société est absorbée par la nouvelle compagnie générale des transports aériens.

En 1928, son ami René Bisch offre à Edmond une situation à Oran dans une affaire qu'il est en train de reprendre. C'est ainsi qu'il entre comme ingénieur à l'usine Bisch de Mers-el-Kébir. C'est une briqueterie, adossée à une immense carrière de marnes argileuses au flanc du Santon et construite en 1902 (cette date est inscrite sur la cheminée qui surmonte l'usine). Comme André Pallarès, le directeur dont il est le second, Edmond réside dans une des deux villas de fonction au crépi rose, bâties dans l'enceinte de l'usine, avec vue imprenable sur la rade.

À l'époque, Edmond est officier de réserve de l'armée de l'Air et il assiste, fin mars et début avril 1931 à l'aérodrome d'Oran-La Sénia, au record de vol en circuit fermé par Jean Mermoz sur avion Bernard 80. Il racontait qu'une première tentative a échoué parce que le moteur chauffait par manque de liquide de refroidissement, bien que Mermoz ait fait verser dans le radiateur, en plein vol, le contenu de toutes les bouteilles de champagne amenées de France pour fêter le record !

---

<sup>22</sup> - Il y avait des Bisch à Zemmora, mais peut-être s'agissait-il de simples homonymes.

Le mariage de Solange et Edmond a lieu à Mendez, le 8 août 1932. Comme elle ne veut pas entendre parler d'habiter dans le gros village de pêcheurs espagnols qu'est alors Saint-André de Mers-el-Kébir, le couple s'installe à Oran dans l'appartement de la rue Bugeaud.

En septembre 1939, Edmond est mobilisé comme lieutenant de réserve de l'armée de l'Air. Il est affecté comme pilote-instructeur sur chasseur Morane 406 à la base aérienne de La Sénia, dans une formation qui devient la 9<sup>ème</sup> escadre de chasse. Il sert sous les ordres du capitaine Jean Tulasne, commandant de la 4<sup>ème</sup> escadrille du groupe de chasse II/9, le futur commandant du groupe *Normandie* tombé en combat aérien en Russie en 1943. Sans doute trop âgé (il a alors 45 ans) pour être envoyé en France avec le GC II/9 en avril 1940, Edmond reste à La Sénia et c'est là qu'il vit l'attaque anglaise sur l'escadre française à Mers-el-Kébir, le 3 juillet 1940.

Démobilisé à la fin de l'été 1940, il reprend ses fonctions à Mers-el-Kébir et côtoie pendant plusieurs mois des officiers du bâtiment de ligne *Dunkerque*. Leur bateau a été gravement endommagé en juillet et ils sont provisoirement logés dans la villa inoccupée mise à leur disposition par André Pallarès. Ils y laisseront en partant des ogives d'obus anglais non éclatés, récupérées au fond de la rade, qui trônaient encore dans l'atelier de pots de fleurs de l'usine en 1960-61. Edmond m'a transmis des détails inédits sur les attaques d'avions-torpilleurs contre le *Dunkerque* qu'il avait lui-même directement obtenus de ces officiers.

Après guerre, André Pallarès devient directeur général de la Société Anonyme des Briqueteries d'Oran (SABO) et rejoint le siège de la société installé rue de Sidi-Ferruch à Oran. Edmond est dorénavant directeur technique des deux usines de Mers-el-Kébir, car il y a désormais une autre unité de production appelée la Tuilerie et construite sur les hauteurs du *djebel* Santon, au-dessus de Mers-el-Kébir.

Dans les années cinquante, Edmond et Solange mènent une vie aisée, ponctuée de séjours d'été sur les lacs italiens où ils avaient fini par avoir leurs habitudes.

Fin 1930, au retour de son service militaire, **Benoît** (Etienne fils) prend en charge l'exploitation de la propriété de Mendez qu'il va gérer pendant 23 ans. En 1933, il épouse à Mendez Andrée Coste, qui est issue d'une famille de Relizane et grands propriétaires à Mendez. Ils s'y installent grâce à la donation par Étienne à son fils d'un petit domaine de quinze hectares comme cadeau de mariage, mais leur domicile réel sera toujours Relizane, rue de l'Etoile.

De 1933 à 1938, **Fabienne** fréquente le lycée de jeunes filles d'Oran et habite chez ses parents. Elle part ensuite à Alger pour suivre sa grande amie, Colette L... et tente vaguement d'y créer un commerce. Elles rentrent toutes deux à Oran à la fin de 1940, Colette, victime des lois anti-juives de Vichy, ayant dû interrompre ses études. Fabienne a alors 25 ans. Elle mène pendant plusieurs années une vie mondaine assez dissolue. Au début de 1947, elle rencontre grâce à des amis communs, Charles Valdener et Jeannine Chatrousse (la fille du bâtonnier d'Oran), pas encore mariés à l'époque, Lucien Lassaque, jeune avocat stagiaire de 25 ans avec qui elle se marie en juin. C'est incontestablement une grande passion réciproque mais, passé les dix premières années du mariage, les choses évolueront plutôt mal.



Après la donation-partage de 1949, Benoît continue à exploiter l'ensemble du domaine de Mendez, tant pour son propre compte que pour celui de ses frères et sœurs. Or, en 1953, sa santé est gravement défaillante et il est contraint en octobre de cesser définitivement toute activité. Les terres à blé de Mendez sont louées à Fernand Kilburg dont le domaine est limitrophe, tandis que les vignobles de Kénenda sont loués à Max Puech (décédé prématurément en 1959). Benoît meurt d'un cancer à Relizane, le 22 février 1955, il a tout juste 47 ans.

En 1962, la famille Eudes s'installe en France métropolitaine

Toutefois, la SABO -dont les usines sont situées dans le périmètre de la base navale de Mers-el-Kébir qui doit alors rester sous souveraineté française pendant quinze ans- obtient qu'Edmond diffère une fois de plus de quelques mois son départ en retraite et le couple rentre à Oran en septembre 1962. Resté à la direction des briqueteries, Edmond est victime, le 3 décembre 1962, d'une rupture d'anévrisme au volant de sa voiture. Il perd rapidement connaissance après avoir dit : « *Ramenez-moi chez ma femme.* » et meurt en quelques heures après, rue Bugeaud. Il avait 68 ans. Il est enterré à Relizane, dans le caveau de la famille Eudes.

Son père mort deux mois plus tard, Solange se retrouve toute seule à Oran en février 1963, sans doute complètement désemparée. Elle met fin à ses jours le 6 juillet 1963, à quelques jours de son soixantième anniversaire. Elle est enterrée à Relizane et, selon ses volontés écrites quelques minutes avant sa mort, auprès d'Albert Bonias, son premier mari.

Les deux derniers survivants, Fabienne et Robert se rapprocheront en 1973. Lorsqu'elle aura besoin de réconfort après avoir constaté la déroute de son ménage, c'est auprès de son frère aîné, à Marseille, qu'elle le trouvera. Ils sont respectivement décédés en 1976 et dans les années 1980.

Nous sommes aujourd'hui peu nombreux à être les héritiers de cette histoire et je ne demanderais qu'à retrouver des contacts trop longtemps négligés.